



GERD KRUMEICH

JEANNE D'ARC
À TRAVERS L'HISTOIRE

Préface de PIERRE NORA

Belin:

Jeanne d'Arc
à travers l'histoire

Du même auteur

Le feu aux poudres. Qui a déclenché la guerre en 1914?, Paris, Belin, 2014

Jeanne d'Arc en vérité, Paris, Tallandier, 2012

Jeanne d'Arc à travers l'histoire, Paris, Albin Michel, 1993 (1^{re} édition)

OUVRAGES COLLECTIFS

Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich et Jay M. Winter (dir.), *Guerre et cultures 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994

Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich et Jay M. Winter (dir.), *14-18 : la très Grande Guerre*, Paris, *Le Monde*, 1994

Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008

Stéphane Audoin-Rouzeau, Gerd Krumeich et Jean Richardot, *Cicatrices. La Grande Guerre aujourd'hui*, Tallandier, Paris, 2008.

Gerd Krumeich et Antoine Prost, *Verdun, 1916*, Tallandier, 2016

Gerd Krumeich

Jeanne d'Arc
à travers l'histoire

Belin:

Édition originale: Gerd Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1993.

En couverture: Dante Gabriel Rossetti, *Jeanne d'Arc*, huile sur panneau, 1882, Fitzwilliam Museum

© Bridgeman Images/Fitzwilliam Museum, University of Cambridge, UK.

Composition: Palimpseste.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Belin/Humensis, 2017

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

ISSN 2270-4922 – ISBN 978-2-410-01126-5

À la mémoire de mes parents

PRÉFACE DE PIERRE NORA

Il est assez piquant en même temps qu'instructif de relever le fait qu'à la parution en français de ce livre, en 1993, Gerd Krumeich ait demandé une préface à Régine Pernoud et que, près d'un quart de siècle plus tard, il se soit tourné vers un historien du sentiment national et de la mémoire collective, sans compétence particulière dans le domaine des études johanniques.

Régine Pernoud dirigeait alors le Centre Jeanne d'Arc à Orléans, créé à l'initiative d'André Malraux, et son intérêt pour la Pucelle se portait sur sa personne elle-même et son histoire propre, d'un inépuisable mystère et susceptible d'exercer une fascination qui a traversé les siècles jusqu'à nous.

L'intérêt de Gerd Krumeich était d'un ordre tout différent. Pour lui, l'abondance et la variété du commentaire historique consacré à la personne de Jeanne comme à la querelle idéologique et politique dont elle était l'objet constituaient un observatoire exceptionnel de la culture politique française, en particulier de la bipolarisation droite-gauche sous la III^e République. C'était une manière de suivre l'opposition des deux France à travers les méandres de son culte et la variété de ses usages politiques.

Cette querelle couvre tout le XIX^e siècle, parce que c'est le siècle du romantisme, du patriotisme national, du renouveau d'un catholicisme brimé par la Révolution, du nationalisme naissant, ainsi que du positivisme historique qui pousse à l'exploration documentaire et au retour aux sources; tous éléments favorables à un rebondissement permanent du sens de l'histoire et de cette incroyable aventure.

Dans la première moitié du siècle, Jeanne se fait l'enjeu du conflit de l'ancienne et de la nouvelle France, la « fille envoyée du Ciel » opposée à la « fille envoyée du Peuple ». Le renouveau religieux et la lutte des catholiques pour la réappropriation de Jeanne d'Arc trouvent leur apogée dans le combat de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, pour la canonisation de Jeanne. De l'autre côté, la naissance d'une nouvelle sensibilité historique, qui prend sa source dans *Le génie du christianisme* et s'exprime dans l'historiographie libérale de Sismondi, Barante, Lavallée, culmine avec Michelet, Quicherat et Henri Martin.

C'est cependant sous la III^e République que Jeanne devient le foyer de la querelle et que se fixent les trois modèles-types de sa figure avec toutes leurs variantes possibles: le modèle catholique, le modèle républicain et le modèle nationaliste qui, dans le feu de l'affaire Dreyfus, se charge d'une dimension supplémentaire, l'antisémitisme: la paysanne lorraine contre l'éternel cosmopolite.

Gerd Krumeich n'est pas le seul parmi les historiens qui, à l'époque où il écrit, s'attachent à l'analyse de Jeanne comme une des clés de compréhension de la culture politique française. René Rémond a été un des grands intercesseurs entre l'histoire politique et l'histoire religieuse. Au moment où paraît en France *Jeanne d'Arc à travers l'Histoire*, Philippe Contamine venait d'analyser la présence de Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites¹ et Michel Winock de caractériser sa fonction dans

la mémoire nationale². L'intervention de Krumeich introduit cependant un point de vue neuf; il ouvre la voie à une autre approche du phénomène, en liant étroitement l'histoire de Jeanne d'Arc à sa «post-histoire», en montrant que l'on ne peut séparer l'une de l'autre. Plus s'enrichit la connaissance de Jeanne, telle qu'ont largement contribué à le faire, notamment, les travaux de Philippe Contamine³ et de Colette Beaune⁴, plus il apparaît impossible de dissocier la vérité de la mythologie. Les deux ne font qu'un; Jeanne est, dans sa vérité historique, un personnage mythologique.

C'est là que Michelet prend toute son importance. Avec sa *Jeanne d'Arc* de 1841, on passe de la culture politique à l'identité nationale. Michelet ne s'inscrit pas dans l'historiographie de Jeanne, il la transcende. Pour ce livre, extrait de son *Histoire de France* afin de devenir un ouvrage indépendant, le premier à être vendu dans les tout récents halls de gare, il est stupéfiant de penser que cet ancien chef de la section historique des Archives n'a même pas éprouvé le besoin de consulter les actes des deux procès de Jeanne d'Arc dont Jules Quicherat était en train d'établir les textes. Il n'a écouté que son cœur, il s'est projeté tout entier dans le personnage dont il a créé une idée-force qui s'est imposée à l'imagination collective pour devenir le socle de l'identité française. Jeanne est pour lui la femme salvatrice, la vierge, la sainte et la sorcière. Elle incarne tous ses fantasmes, image ultime de la Passion, «celle en qui le peuple meurt pour le peuple, la dernière figure du Christ au Moyen Âge». On n'en finirait pas d'énumérer les symboles dont Michelet a chargé l'image de Jeanne, depuis la révolte de la conscience individuelle contre la tyrannie de l'orthodoxie jusqu'à la lutte contre une Angleterre incarnant à ses yeux le commerce matérialiste par rapport à la spiritualité française. Et surtout, ce trait majeur et décisif: Jeanne est la première à avoir aimé la France «comme une âme et comme

une personne». Cette Jeanne la France, celle de la *Tapiserie* et du *Mystère de la Charité* de Péguy, celle de la première phrase des *Mémoires* du Général de Gaulle, a sorti Jeanne d'Arc de l'Histoire pour la mettre au cœur de l'identité nationale. Gerd Krumeich, en historien étranger amoureux de la France, en allemand de surcroît des lendemains de la guerre, était bien placé pour s'en faire l'écho. Cette plongée dans les tréfonds de la conscience collective et cette dilatation tous azimuts de la figure de Jeanne en font, au sens plein du mot, un «lieu de mémoire».

L'autre spécialité de l'historien de Düsseldorf, devenue sa principale, est la guerre de 1914. On aurait tort de croire les deux sujets sans rapport. D'abord parce qu'il y a pour lui, entre les deux, un lien biographique: c'est en étudiant les armements français à la veille de la Première Guerre mondiale qu'il a rencontré la virulence des débats autour de Jeanne et décidé sur les conseils de Karl Ferdinand Werner, alors directeur de l'Institut historique allemand, de lui consacrer un livre, complété par un autre en 2006, paru en France en 2012 sous le titre *Jeanne d'Arc en vérité*. Ensuite et surtout, Gerd Krumeich appartient à cette génération d'historiens anglais, allemands, français qui a renouvelé l'approche de la guerre de 14-18 en portant sur elle un regard comparatif, muséographique et anthropologique. Il est un des co-fondateurs, avec Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne.

Tous ont été les contemporains et les interprètes de l'extraordinaire dilatation et de l'étonnant renversement qui ont fait de cette guerre des nations et de cette victoire de la France la matrice de tous les malheurs du XX^e siècle et le suicide de l'Europe. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cet historien spontanément européen ait été sensible aux dimensions internationales et même universelles de l'histoire de Jeanne d'Arc

et qu'il ait consacré sa vie d'historien à ces deux phénomènes les plus massifs, avec la Révolution, de l'identité française.

Alors, puisque Gerd Krumeich s'amuse à m'appeler «le Grand Nora» parce que j'ai fait, dans *Les Lieux de mémoire*, l'histoire du Grand Lavis, qu'il me permette de l'appeler amicalement, pour ce qu'il a apporté à Jeanne d'Arc comme à la Grande Guerre, le «Grand Gerd».

JEANNE D'ARC À TRAVERS L'HISTOIRE

INTRODUCTION

Tout livre a son histoire, et il est nécessaire d'en rendre compte, surtout si le résultat obtenu est différent de l'objectif visé au départ.

Ce livre devait être une contribution à l'étude historique du nationalisme sous la III^e République. Or, en traitant de la politique française d'avant-guerre, on s'était rendu compte que l'essence même du sentiment national des Français restait une notion extrêmement floue, en dépit de toutes les recherches entreprises à ce sujet¹. Stanley Hoffmann, sans doute le meilleur spécialiste de la culture politique française et de son histoire, a formulé ce problème par un joli paradoxe : « Les Français se déchiraient, mais dans une très large mesure, au nom de la même divinité – la nation [...] s'il y avait désaccord, c'était encore sur fond d'unité². »

Entre-temps, certains aspects importants de cette étrange ligne de rupture dans le système politique français, et notamment le phénomène de l'« Union Sacrée » de 1914, ont pu être précisés ; on sait maintenant, grâce aux travaux de Jean-Jacques Becker, que cette dernière fut une sorte de trêve sociale³. Mais on ne saurait interpréter la culture politique de la France sous la III^e République – et encore moins la nature

du nationalisme – de manière satisfaisante en se contentant de citer le cas de figure extrême de juillet 1914. Car la question reste ouverte: ce que la recherche historique en matière de « culture politique » a qualifié de « cloisonnement » ou encore de « blocage⁴ » était-il vraiment représentatif de la vie des partis sous la III^e République⁵ ? Le nationalisme était-il l'expression d'un tel blocage ? Son but était-il de le dépasser ou au contraire de le consolider, en se déclarant en guerre contre l'« ennemi intérieur » ? Le travail de réflexion entamé par l'auteur sur ce thème – particulièrement riche en possibilités implicites de comparaison, et à ce titre passionnant pour un chercheur allemand – a certes contribué à le faire avancer, mais la difficulté à saisir clairement la nature du rapport que les gauches socialiste et radicale entretenaient avec le nationalisme n'a pas permis d'en tirer des conclusions définitives⁶.

Il est établi que le nationalisme français moderne est issu d'une branche de la pensée révolutionnaire jacobine et que, tout au long du XIX^e siècle, il continua de se manifester principalement au sein de la gauche républicaine. Après l'affaire Boulanger, à la fin des années 1880, c'est le nationalisme d'une nouvelle droite, conjuguant des visions plébéiennes et des idées traditionnelles, qui prit la relève. Dans la période qui suivit, la gauche ne parvint plus à s'entendre que sur des stéréotypes de « défense nationale », ce qui rendit son affirmation première de l'unité entre République et nation de plus en plus vague et impuissante⁷.

La manière dont s'est opéré ce revirement dans le camp de la gauche républicaine est moins connue. Une étude plus fouillée de ce processus, qui a dû s'étaler sur plusieurs décennies, aurait-elle permis une meilleure compréhension de l'« essence » même et de la dynamique de ce nationalisme ?

Un épisode a permis d'envisager le culte de Jeanne comme un point de départ heuristique possible dans

l'approfondissement de cette question. En mai 1913, en plein milieu des débats acharnés de l'Assemblée au sujet de la politique d'armement de la France, la gauche radicale interpella le gouvernement modéré de Barthou à propos d'un incident singulier : à l'occasion de l'anniversaire de la libération d'Orléans par Jeanne d'Arc en 1429, les Jeunesses royalistes et l'organisation pour la jeunesse de l'Action française avaient organisé une manifestation sur la place des Pyramides à Paris, où furent déposées des gerbes portant l'inscription «Pour Jeanne d'Arc, la grande patriote de la France». Or, les Jeunesses laïques ainsi que d'autres mouvements des jeunesses de gauche avaient appelé à des contre-manifestations, où l'on put voir des gerbes et des calicots avec ces mots : «Pour Jeanne d'Arc, trahie par son roi et brûlée par l'Église.» Pour éviter des affrontements, la police avait fait dissoudre le cortège de la gauche en prétextant que la polémique lancée troublait l'ordre public. Sans entrer dans les détails, notons ici qu'au grand dam de la droite le gouvernement accepta l'interpellation, regretta publiquement et expressément les incidents qui avaient eu lieu et prit des sanctions contre le commissaire de police responsable des faits.

Cet événement n'était qu'un épisode ponctuel, mais il devait y avoir des raisons pour expliquer qu'il provoquât de tels remous. Que se cachait-il derrière cette lutte autour de Jeanne d'Arc, l'héroïne nationale qui a été élevée au rang de sainte, mais dont l'utilisation à des fins publicitaires sur un camembert ou un savon ne suscite plus guère, de nos jours, la protestation de l'opinion publique ? En tentant de recueillir des informations plus précises sur l'histoire de Jeanne d'Arc, l'auteur de ce livre, à sa grande surprise, s'est rendu compte que cette histoire était quasiment inexistante. Mais les rares synthèses disponibles, notamment celles de Jan, Marot, Raknem, Lightbody, et plus particulièrement de Jeanné et

Rieger⁸, ont clairement démontré l'ampleur et l'impact politique détonnant du culte de Jeanne au sein de la société française tout au long du XIX^e siècle – à un point tel qu'il était en tout cas intéressant de les analyser plus avant, dans la perspective de recherche déjà mentionnée.

Toutefois, une chose apparut clairement dès le départ : toutes ces analyses, au-delà de leurs formulations respectives, partent du principe que le culte authentique de Jeanne, « en fait », était à l'origine soit républicain, soit conservateur et royaliste, et qu'au fil de l'histoire, il a été « annexé », « emprunté », « détourné » – les métaphores ne manquent pas – par le camp adverse. Cela semblait confirmer nos suppositions quant à la polarité fondamentale et à la force explosive, sur le terrain social, du culte de Jeanne d'Arc. Les observations faites pour l'année 1913 trouvaient leur pendant dans toute une série d'événements qui s'étaient déroulés dans les années 1870, avec le même type de confrontation – et sous une forme plus violente encore.

Dans un premier temps, la polémique autour de l'« authenticité » du culte de Jeanne, que revendiquaient la droite comme la gauche, semblait assez facile à résoudre : tous les auteurs s'accordent à dire que Jeanne, tombée dans l'oubli depuis des siècles, avait été redécouverte au XIX^e siècle, en même temps que « l'importance nationale de l'histoire du Moyen Âge⁹ », par une génération d'historiens romantiques favorables aux idées libérales et républicaines ; ils furent les premiers à l'élever au rang de figure identificatoire pour la nation. *La Jeanne d'Arc* de Michelet, considérée aujourd'hui encore comme un monument en l'honneur de l'héroïne, était une mise en scène aussi emphatique que détaillée de cette véritable « fille du peuple », qui suivit sans faiblir les voix qui l'avaient appelée et n'hésita pas à devenir une martyre pour défendre ses convictions : martyre de sa patrie, qui ne doit sa véritable naissance

qu'à son intervention. Et de nos jours encore, tout Français un tant soit peu cultivé se souvient – même vaguement – de la phrase par laquelle Michelet conclut la préface de sa *Jeanne d'Arc*: «Souvenons-nous toujours, Français, que la Patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous¹⁰.»

La «Jeanne» de Michelet n'est en fait que le couronnement des efforts de toute une génération d'historiens libéraux et républicains d'inspiration romantique, qui, d'Augustin Thierry à Henri Martin, avaient voulu raconter l'histoire de cette simple fille du peuple qui, par son action et ses souffrances, aurait donné naissance au patriotisme français.

Il existait donc une véritable tradition historiographique de la gauche républicaine concernant la «fille du peuple», qui explique le recours plein d'emphase à ce personnage lors du débat sur l'armement en 1913, dont nous avons parlé plus haut.

Alors, pourquoi ce culte positif de Jeanne n'existait-il plus au sein de la gauche française, à la veille de la Première Guerre mondiale? Pourquoi les festivités célébrant la libération d'Orléans puis les fêtes de Jeanne d'Arc à Paris, en 1914, sont-elles le fait indiscutable de la droite et des catholiques? Et si c'est bien le cas, comment la «fille du peuple», découverte par la gauche dès les années 1820, avait-elle rejoint le camp catholique et conservateur à partir des années 1870, tant et si bien que dès le milieu des années 1860, des efforts sérieux avaient été entrepris pour la faire canoniser? On ne saurait se satisfaire de l'interprétation qu'on trouve généralement dans la littérature consacrée à ce sujet, qui dit, souvent de manière métaphorique, que l'«appropriation» de ce personnage, faite de force, devait symboliser le tournant nationaliste du conservatisme français. La canonisation n'est pas une entreprise aisée, et le renversement de paradigmes socio-culturels ne peut

reposer sur des démarches aussi volontaristes. Il importait donc de se demander dans quelle mesure et sous quelle forme il existait une tradition plus ou moins « ininterrompue » du culte de Jeanne dans les milieux catholiques et conservateurs, sur laquelle on aurait pu table à nouveau à partir du milieu du XIX^e siècle.

Cependant, cette question nous éloigna un bon moment des interrogations politiques qui nous occupaient au départ, allant même jusqu'à les dépasser. Elle nous fit pénétrer au cœur même de la véritable histoire de Jeanne d'Arc – nous contraignant même à la laborieuse lecture des actes des procès de condamnation et de réhabilitation. Car c'est effectivement avec le procès de condamnation que commence l'histoire de la représentation culturelle de la Pucelle, ainsi que les débats d'ordre théologique, historique et politique dont elle fut l'objet. Cette histoire se nourrit des sources de l'époque qui reflètent la violente polémique entre ceux qui voyaient en Jeanne l'envoyée de Dieu et ceux qui la croyaient un instrument du diable; elle se nourrit aussi du procès de réhabilitation de 1456 qui ne servit pas tant à justifier son action à elle qu'à prouver que c'était bien à l'intervention de Dieu, et non à quelque manœuvre de Satan, que Charles VII devait son accession au trône. Notre entreprise consistera donc à reprendre toute cette tradition et à voir dans quelle mesure et jusqu'où elle a constitué ce qu'on appellera ici la « tradition du XIX^e siècle »; nous tiendrons compte néanmoins de ce fait indiscutable: l'histoire de la Pucelle s'est exprimée, sur le plan culturel et politique, avec une intensité tout à fait variable selon les siècles.

Le rapport entre cette analyse et la recherche concernant l'« histoire des mentalités » est difficile à établir avec précision, et c'est pourquoi il nécessite une explication¹¹. L'« histoire des mentalités » – qu'elle traite de l'histoire d'un thème, de celle

des allégories et des symboles, de celle des monuments et des personnages mythiques ou encore de celle de la mode et du goût – se situe toujours au carrefour de plusieurs disciplines scientifiques, aborde plusieurs types de questionnements¹². C'est dans cette mesure que ce travail sur Jeanne d'Arc constitue certainement aussi une contribution à l'histoire des mentalités du XIX^e siècle. Mais il n'a pas la prétention de saisir toutes les facettes de la représentation de la Pucelle d'Orléans à cette époque. Cette recherche est plutôt axée sur l'histoire de l'historiographie et du nationalisme français dans toutes ses différences d'expression sur le plan de la politique intérieure. Tout ce qui a pu contribuer au culte de Jeanne d'Arc dans le domaine des belles-lettres – théâtre, poésie et prose – a été volontairement négligé. Il ne s'agit pas, en opérant une telle restriction, de prétendre que le rôle des arts dans la représentation du sujet aurait été mineur, mais d'avouer un manque de compétences en la matière. L'histoire littéraire est soumise à ses propres règles et traditions, et nous n'avons pas voulu recourir à des emprunts hâtifs. Néanmoins, nous évoquerons ce sujet à chaque fois qu'une œuvre littéraire a exercé une influence sur la vie politique et sur l'écriture de l'histoire, comme ce fut le cas par exemple pour *La Pucelle* de Voltaire.

Ainsi, Schiller et Péguy ne seront pas pris en compte, non parce que leur œuvre manque d'intérêt, mais parce qu'elle ne touche qu'accessoirement au sujet de cette étude. En outre, l'histoire de l'« image littéraire » de Jeanne d'Arc a déjà fait l'objet d'analyses approfondies.

Le thème même de « Jeanne d'Arc » contraint à des délimitations strictes de la méthode et des contenus, si l'on veut maîtriser le flot des informations existantes. Lorsqu'en 1890, Lanéry d'Arc publia une bibliographie presque complète, celle-ci comportait déjà près de trois mille titres, ce qui avait

paru énorme à ses contemporains¹³. Aujourd'hui, ce chiffre peut être aisément multiplié par deux, tant l'intérêt de la recherche pour Jeanne d'Arc est resté vif¹⁴. À elles seules, les lacunes mentionnées dans cette introduction prouvent que le thème est loin d'être «épuisé».

Cette analyse de la tradition historiographique n'a pu s'appuyer que sur de rares ouvrages¹⁵. Pour ce qui concerne les autres manifestations de la présence culturelle de Jeanne, en particulier les panégyriques prononcés lors des fêtes de la Pucelle à Orléans, et qui sont transmis depuis le XVII^e siècle, nous manquons de travaux préliminaires. Les résultats des recherches de l'auteur ne sont à retenir que dans la mesure où, parallèlement à une constante «actualisation» de l'histoire de Jeanne, il se dessine une étonnante «stéréotypisation» de son image et de son action, phénomène qui jusqu'ici n'avait fait l'objet d'aucune analyse. Cette stéréotypisation s'exprime en un paradigme unique, le thème séculaire de la «mission» de Jeanne. Quelle était la nature de la mission que Dieu lui confia? S'agissait-il uniquement du sacre du roi, ainsi que le laissait entendre une tradition persistante depuis le XV^e siècle? Son arrestation et sa mort n'étaient-elles pas un châtement de Dieu, parce qu'elle ne s'était pas contentée de sa «commission» – le sacre du roi – mais qu'elle avait, pour une raison ou pour une autre, poursuivi son combat? La tradition royaliste se référait fermement à cette interprétation classique et s'y accrochait encore à l'époque où la première génération d'historiens libéraux et républicains célébrait déjà la «fille du peuple» qu'elle avait redécouverte. Augustin Thierry et Simonde de Sismondi, entre autres, voyaient en Jeanne d'Arc l'émanation d'un mouvement venu «d'en bas», et qui, ayant trouvé en la Pucelle son expression historique la plus patente, avait découvert et édifié la Patrie dans une lutte permanente contre le «trône et l'autel».

C'est une tâche passionnante – voire excitante – que d'observer comment ces deux conceptions antagonistes se sont entrechoquées et progressivement affinées. Cet antagonisme a toujours eu une signification directement politique et culturelle, et c'est pourquoi il n'a pas seulement contribué à mieux fourbir les arguments, mais a également permis de découvrir sans cesse de nouvelles sources. Un critique de la fin du XIX^e siècle formulait ainsi le résultat de cette confrontation :

La légende de Jeanne d'Arc s'est transformée en la plus réelle des histoires [...]. Toutefois [...] les dissidences subsistent. À l'exception de quelques cerveaux malades, tout Français se croit tenu d'aimer et d'honorer celle qui a délivré la France : mais les partis se la disputent ; chacun la réclame, la tire à lui, voudrait la confisquer. Il semble vraiment qu'il y ait deux Jeanne d'Arc¹⁶.

L'histoire de l'appropriation de Jeanne d'Arc au XIX^e siècle peut-elle être considérée comme une preuve de la théorie du « cloisonnement » et des « blocs » ? C'est un fait, elle la confirme et elle montre la différence qui existait entre les modèles de pensée ou les stéréotypes historiques de la « droite » et ceux de la « gauche ». À ce titre, elle est une contribution à l'histoire du nationalisme français au XIX^e siècle. Mais elle présente également un engrenage tout à fait intéressant de querelles politico-idéologiques et de progrès objectifs dans la conception de l'histoire. Les antagonismes de nature idéologique qui opposaient les thèses du début du XIX^e siècle ont permis des progrès objectifs dans la connaissance des sources et de l'histoire, y compris chez ceux qui, au départ, se voulaient les défenseurs de savoirs anciens. Malgré la polarité des opinions, l'impossibilité de trouver un consensus politique qui aurait permis aux « deux France » de célébrer effectivement en commun la fête de Jeanne d'Arc, ce progrès historiographique né des dissensions politiques et de la théorie

des « camps » réussit à dépasser le terrain de la polarisation culturelle. L'histoire de Jeanne d'Arc a toujours eu ceci de particulier : celui qui s'y plonge réellement est tellement pris sous son charme qu'elle devient pour lui sa propre vérité, indépendamment des buts précis visés par sa recherche et des applications concrètes qu'elle permet.

TRADITION, RÉVOLUTION, RESTAURATION

La tradition historiographique

Un regard dans les encyclopédies contemporaines et historiques montre à lui seul combien il est difficile de raconter l'histoire de Jeanne d'Arc sans prendre *ipso facto* position – que ce soit avec scepticisme, foi ou ironie – sur l'un des événements les plus remarquables et les plus extraordinaires de l'histoire de l'humanité. Citons à cet endroit le *Brockhaus* allemand de 1902, un exemple typique qui, de surcroît, a l'avantage, contrairement aux encyclopédies actuelles, de donner un aperçu de la vie et des actes de Jeanne d'Arc à un lecteur mal familiarisé avec l'histoire de ce personnage :

Jeanne d'Arc, née le 6 janvier 1412, fille de paysans aisés du village de Domrémy-la-Pucelle [...], fut élevée dans un esprit de simplicité patriarcale et rustique. L'hypothèse selon laquelle Jeanne d'Arc n'aurait pas été dotée des particularités physiques et des faiblesses de son sexe – ce qui expliquerait de manière fondamentale ses extases et ses visions, ainsi que l'admirable endurance de son corps – ne repose sur rien. À l'âge de treize ans, elle entendit pour

la première fois une voix surnaturelle lui adjoignant d'être modeste et de fréquenter régulièrement l'office. Cependant, la manière dont le sentiment religieux était vécu au Moyen Âge provoquait ce genre de ravissement visionnaire chez des milliers de gens ; l'élément nouveau, dans ce cas, est la dimension nationale que prirent ces visions en ces temps de misère où vivait Jeanne.

[...] Par l'intermédiaire de ses voix et de ses rêves, Jeanne d'Arc reçut pour mission de délivrer la ville d'Orléans et de conduire le Dauphin à Reims, afin qu'il y soit couronné. En janvier 1429, elle se rendit secrètement auprès de Baudricourt, qui commandait la place de Vaucouleurs ; celui-ci l'envoya, en habit d'homme et en armure, rejoindre le Dauphin à Chinon, où elle arriva le 6 mars. Charles, auquel elle fit part de sa mission divine, ne voulut tout d'abord pas la croire [...]. Après quelques contretemps, la Pucelle de dix-sept ans, vêtue comme un homme, partit pour Orléans, à la tête de troupes enthousiastes [...]. Le 29 avril, elle pénétra dans la ville avec des vivres [...] et du 4 au 8 mai, en plusieurs sorties, elle délogea les Anglais de leurs retranchements [...]. C'est alors qu'elle mena le Dauphin à Reims [...]. Les places fortes d'Auxerre, de Troyes, de Châlons et même de Reims furent prises. Le couronnement eut lieu le 17 juillet 1429 [...].

Mais Jeanne d'Arc ne considérait pas pour lors sa mission terminée. Bien plus, elle voulait, malgré les résistances de plus en plus grandes d'un parti de cour enclin à la paix et en dépit de la volonté du roi lui-même, libérer le sol de la France des étrangers [...]. Mais le succès n'était plus de son côté [...]. Lors d'une attaque, elle fut faite prisonnière à Compiègne et livrée aux Anglais. Accusée de sorcellerie et d'hérésie, elle fut transférée à Rouen et déferée à la justice religieuse.

Un long procès, au cours duquel les règles du droit canon furent d'ailleurs respectées, s'ouvrit en janvier 1431. Elle répondit [...] avec une intelligence et une clarté qui allèrent jusqu'à impressionner plusieurs de ses juges. Le 24 mai, alors qu'on la conduisait une première fois au bûcher, Jeanne se rétracta sous la pression des prêtres, et sa peine fut commuée en prison à vie [...]. (Après que, honteuse, elle eut revêtu à nouveau ses habits d'homme) on la conduisit une seconde fois au bûcher, comme hérétique relapse. Le courage et l'élévation pieuse dont elle fit preuve touchèrent

même ses juges [...]. À la demande de sa famille, Charles VII fit réviser le procès dès 1450; l'accusation fut reconnue nulle et non avenue, et la Pucelle déclarée innocente [...].

Les informations concrètes qui sont présentées ici sous une forme encyclopédique portent clairement les traces d'un débat vieux de plusieurs siècles autour du personnage et de la « mission » de Jeanne d'Arc, traces qui caractériseront la « tradition du XIX^e siècle », comme nous allons le montrer par la suite.

Si les historiens et les responsables de la politique culturelle du XIX^e siècle furent les principaux créateurs de l'image à la fois scientifique et publique de Jeanne d'Arc, ils s'appuyèrent toutefois sur une certaine tradition. Tradition à laquelle appartenait aussi ce qu'ils voulaient rejeter et dépasser. Tous les auteurs prétendent avoir été les premiers à utiliser des sources « authentiques¹ » : pareille prétention conduit au stéréotype et ne peut évidemment pas résister à la critique historique. Très souvent, ces revendications d'originalité sont liées à un pillage sans vergogne chez des auteurs plus anciens. Cependant, il convient de prendre cette assertion et cette certitude au sérieux lorsqu'elles s'appliquent au fait d'avoir été « le premier » à reconnaître et à décrire la véritable Jeanne d'Arc. En effet, l'enthousiasme suscité par cette héroïque « fille du peuple » qui sauva la France constitue un phénomène culturel nouveau. Dans un premier temps, il s'agira de présenter les sources historiques sur lesquelles s'est fondée, sur le mode de la confirmation ou du démenti, cette appropriation emphatique et de mentionner celles qui l'ont enrichie par de nouvelles découvertes. En revanche, il n'est pas question de retracer – ne serait-ce que dans ses grandes lignes – une histoire du culte de Jeanne d'Arc depuis le XV^e siècle. De telles présentations existent : cependant, elles souffrent toutes d'un manque de perspective précise permettant d'exploiter de manière

fructueuse les matériaux certes inépuisables qu'elles offrent. De la même façon, l'affirmation selon laquelle certaines sources et certains faits établis existaient bien avant le XIX^e siècle conduirait d'un point de vue méthodologique à l'erreur et à l'ergotage, auxquels l'auteur préfère opposer une perspective strictement «historiciste», qui s'attachera à interpréter, selon des méthodes rigoureuses, un fait culturel en le resituant dans son époque.

L'exemple suivant permettra de comprendre comment une approche objectiviste peut conduire à des conclusions erronées : Jerom Vercruysse, sans doute l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire des idées du XVIII^e siècle, s'efforce de démontrer que, si l'on y regarde de plus près, le siècle des Lumières s'est intéressé avec une intensité toute particulière au personnage historique de Jeanne d'Arc. Dans l'ensemble, cette époque aurait permis, plus que toute autre, une plus grande «liberté et variété» dans l'approche du sujet. Le XIX^e siècle, en revanche, aurait «rétréci» le champ d'investigation et les perspectives². Même si, comme Vercruysse, on fait montre de la plus grande érudition et si on recueille toutes les preuves possibles, cette analyse ne pourra pas échapper au reproche d'être passée à côté de la réalité. À chaque fois que l'on fait la critique de stéréotypes liés à une tradition – mais aussi à l'historiographie critique qui va constituer le fondement même de ce livre –, il convient d'y intégrer comme réalité historique les sentiments ayant principalement cours à une époque, la conscience que les contemporains avaient d'eux-mêmes et de leur histoire, faute de quoi on risque de se voir adresser le reproche d'écrire l'histoire sans tenir compte des gens. George Huppert a parfaitement décrit ce problème méthodologique fondamental et l'a aussi partiellement résolu, en résumant ainsi ses recherches sur l'histoire du culte de Jeanne d'Arc au XVI^e siècle :

Je soupçonne que quiconque se pencherait de très près sur les obscurs cercles de lettrés de l'époque y trouverait la Jeanne d'Arc historique et des éléments relatifs aux jugements. Cela ne changera rien au fait essentiel qu'un profond bouleversement culturel se produisit au début du XVII^e siècle. Le patriotisme des années 1570 disparaît et avec lui cette compréhension du personnage de Jeanne d'Arc, qui ne pourra ressurgir qu'au milieu du XIX^e siècle. Pendant toute cette période, Jeanne reste une pieuse légende pour les dévots, un scandale pour les sceptiques et une source d'embarras pour les historiens officiels³.

Nous nous contenterons ici de résumer les éléments qui, puisés dans la tradition de la représentation de Jeanne d'Arc, fourniront les thèmes centraux de la recherche et de l'appropriation publique de la Pucelle d'Orléans au XIX^e siècle. La première question qui s'impose est de savoir dans quel type d'écriture de l'histoire les premières sources – en l'occurrence les textes du procès de condamnation de 1431 et ceux du procès de réhabilitation de 1456 – ont été utilisées de manière fondamentale, et quels sont les historiens – parmi ceux qui ont assis la tradition – qui se sont servis de ces sources.

Les rares sources laissées par les contemporains de Jeanne montrent qu'une querelle politique existait déjà à cette époque et que les positions de principe qui avaient été prises pour juger de ses actions serviront, *via* la tradition, de matière à la recherche des lettrés. Ces derniers orienteront leurs travaux dans des directions précises, qui seront toujours le reflet du climat politique et des modèles culturels dominant leur époque. Les chroniques de Perceval de Cagny, du héraut Berri, de Jean Chartier, Martin le Franc et Thomassin, pour ne citer que celles qui – à l'exception de Perceval – ont, pour l'essentiel, toujours trouvé leurs sources dans la recherche, donnent l'image d'une héroïne envoyée par Dieu, sans aucun doute possible à ce sujet ; Jean Chartier va jusqu'à évoquer le

Christ à propos de Jeanne, tandis que d'autres – comme Thomassin par exemple – font une comparaison directe entre la Pucelle et la Vierge Marie: «Par la Pucelle Vierge Marie la reparacion et la restauracion de tout le humain lignaige; et par laditte Pucelle Jehanne la reparacion et restauracion du royaume de France qui estoit du tout en bas, jusques a prendre fin se ne fust venue⁴.»

On assiste de l'autre côté, avec *Le Bourgeois de Paris*, à l'émergence d'une tradition et à une légitimation des thèses des adversaires de Jeanne, selon lesquels cette dernière aurait été soit la complice, soit le jouet de Satan. Ajoutons à cela une thèse plus subtile – soutenue essentiellement par les «auteurs bourguignons» –, selon laquelle la Pucelle d'Orléans n'aurait été, en réalité, ni l'incarnation de Dieu ni celle de Satan, mais que, en revanche, les hommes politiques se seraient servi de cette fille simple, prétendument envoyée par Dieu, pour redonner du courage à leurs troupes et renverser le cours des événements.

Même le procès de réhabilitation de 1456, dont l'objectif était de laver Jeanne de tout soupçon faisant d'elle un instrument du diable, et de prouver ainsi la légitimité historique du règne de Charles VII qui lui devait le trône, n'a fondamentalement rien changé aux positions antagonistes quant à l'interprétation du rôle de l'héroïne. Cependant, dans la seconde moitié du XV^e siècle, la merveilleuse histoire de la Pucelle d'Orléans perdit de son importance politique et historique. Au fur et à mesure que le souvenir de ces événements s'estompait dans la mémoire collective, les descriptions devenaient, pour reprendre Quicherat, de plus en plus «froides⁵». Toujours est-il qu'au milieu du XVI^e siècle, les actes du procès ne constituent plus guère une source directe pour décrire la vie de Jeanne d'Arc. Certes, les «Grandes Chroniques de France» ou les ouvrages fort répandus de Gaguin

maintenaient une image positive de son action, mais ils se gardaient bien d'un quelconque enthousiasme. En revanche, l'image négative de la Pucelle, telle que la véhiculera l'«école anglaise», en particulier à travers les ouvrages fort connus de Monstrelet, sera considérée, jusqu'au XVIII^e siècle, comme une source et l'expression d'un savoir historique de la plus haute qualité. D'après Quicherat, si la chronique d'Enguerrand de Monstrelet eut autant de poids, c'est parce qu'elle trouva un écho profond auprès des auteurs du XVI^e siècle qui – pour des raisons scientifiques – s'étaient révoltés contre une tendance dominante de leur époque les obligeant à ne faire référence qu'à des *autores* : tous exploitèrent la chronique de Monstrelet, qui était une source facilement accessible⁶. L'influence de Monstrelet sur l'historiographie critique fut d'autant plus forte qu'à cette époque les évocations poétiques de Jeanne tendaient à faire de celle-ci une figure légendaire, voire intemporelle⁷. Si, en dépit de l'émergence généralisée de la légende et du stéréotype, la connaissance effective des sources ne s'est pas complètement éteinte, on le doit à deux transcriptions des procès rédigées à la fin du XV^e siècle, à savoir le *Manuscrit de Saint Victor* ainsi que le *Manuscrit d'Orléans*, conservé à la bibliothèque municipale d'Orléans. Ce dernier manuscrit, en particulier, bien que considéré comme un document «corrompu» par les érudits à partir du milieu du XIX^e siècle, après les vives critiques que Quicherat formula à son encontre, fut largement utilisé, car il était facile d'accès : Lebrun des Charmettes et Michelet par exemple y puisèrent les réponses, écrites en français, de Jeanne lors de son procès. C'est là une ironie de l'Histoire, que ce document précisément, considéré par le critique historique du XIX^e siècle comme douteux, mais qui n'en garda pas moins toute sa popularité, puisse être regardé aujourd'hui comme une source d'une authenticité absolue, complétant directement le célèbre *Manuscrit d'Urfé*⁸.

De son côté, le *Manuscrit de Saint Victor* – une transcription, rédigée entre 1488 et 1514, du procès de condamnation ainsi que du journal du siège d'Orléans – est l'une des sources les plus accessibles du XV^e siècle, et fut exploité par un grand nombre d'auteurs, avant d'être à son tour recopié à plusieurs reprises au XVI^e siècle⁹. Ce matériel authentique fut essentiellement repris par deux auteurs contemporains du XVI^e siècle, qui l'ont l'un et l'autre réactualisé dans un nouvel esprit historico-politique; il s'agit de Belleforest et de Pasquier.

Les *Chroniques* de Belleforest, datant de 1579, contiennent aussi bien des extraits des actes des deux procès qu'une évidente démonstration historico-politique: Belleforest veut montrer que, contrairement à ce qu'affirmait la tradition anglo-bourguignonne, Jeanne n'était nullement au service de Satan ou des puissants, mais qu'elle était un miracle conçu par Dieu pour sauver la France:

Au reste je me suis assez longuement arresté à recueillir ce procez, non pour en bastir quelque superstition, ains seulement pour revenger la France et les Roys d'icelle de vanité & sottise sur eux jectée par ceux qui blasment ceste fille: car ce serait un grand deshonneur à noz Roys si une garse folle, sorcière [...] eust été celle à qui la France soit si redevante que de la confesser pour celle qui délivra nos peres de la captivité Angloise & qui remit la couronne ès mains de sang legitime de France à qui on l'avoit osté¹⁰.

L'ouvrage de Belleforest faisait partie des *Grandes Annales* officielles des rois de France et fut régulièrement utilisé et réimprimé pendant une bonne partie du XVII^e siècle encore; il reprenait la vision royaliste et patriotique de Jeanne, en abandonnant toutefois l'approche catholique et croyante d'un Perceval ou d'autres chroniqueurs du XV^e siècle. Non seulement il annonça le Grand Siècle, mais resta très présent dans les «Histoires de France» jusqu'au XIX^e siècle.

Ce sont les *Recherches de la France* d'Étienne Pasquier qui continrent la présentation la plus célèbre et la plus riche, sur le plan historique, de Jeanne au XVI^e siècle¹¹. Cet historien génial redécouvrit les origines gauloises de l'histoire française, et provoqua une véritable révolution copernicienne en niant de la sorte la thèse selon laquelle les Français étaient les descendants des anciens Troyens ; sans doute l'un des premiers juristes de sensibilité humaniste à élever l'historiographie française au niveau d'une véritable critique des sources, il fut également l'un des plus importants redécouvreurs de Jeanne d'Arc. La méthode de Pasquier, préconisant d'aller *ad fontes*¹², l'amena à se pencher sur le *Manuscrit de Saint Victor*. Il rapporte lui-même qu'il put consulter chez lui un exemplaire des actes originaux du procès quatre années durant¹³. Pour Pasquier, les actes guerriers de Jeanne sont la preuve irréfutable d'une intervention de Dieu dans l'histoire : «Ce grand flot de bonne fortune guidé par la Pucelle, comme par la main de Dieu¹⁴.»

Pour prouver que cette extraordinaire figure qui sauva la France n'était pas, comme le prétendait la «tradition bourguignonne», un instrument docile entre les mains des grands, et pour aller à l'encontre de la tentative de «machiavélisation¹⁵» qui avait alors cours, Pasquier fait valoir sa connaissance des actes du procès, qui démontrent que «toute sa vie et Histoire fut un vrai mystère de Dieu¹⁶». Les réponses particulièrement avisées de Jeanne aux questions perfides de ses accusateurs sont la preuve que Dieu lui vint en aide¹⁷. Pasquier eu la particularité de consacrer quelques pages de sa présentation aux déclarations de Jeanne lors du procès, et de les redonner à la fois en latin et en traduction française. Les remarques personnelles et les prédictions de celle-ci prouvent, d'après Pasquier, qu'elle était une «âme toute catholique» que Dieu avait sans aucun doute envoyée pour sauver la France. Il convenait donc de restituer, à la lumière de ces sources, une image authentique

de Jeanne, car : « Grande pitié, iamais personne ne secourut la France si a propos, et plus heureusement que ceste Pucelle, et iamais mémoire de femme ne fut plus déchirée que la sienne¹⁸. »

Même si l'on peut être tenté de nos jours de considérer l'interprétation nationale de l'histoire de Jeanne d'Arc faite par Pasquier comme une anticipation de l'« histoire nationale » du XIX^e siècle, il faut néanmoins, à cet endroit, émettre une réserve : en effet, si les auteurs du XIX^e siècle ont redécouvert Jeanne d'Arc pour elle-même, leur recension de Pasquier ne fut que très marginale. Si l'ouvrage de Pasquier avait connu sept rééditions au XVII^e siècle et encore deux autres au XVIII^e, il fallut attendre 1849 pour qu'il y ait une nouvelle réimpression, qui passa d'ailleurs quasiment inaperçue¹⁹. Quicherat, pourtant si soucieux de rétablir la tradition « nationale » du culte de Jeanne²⁰, ne mentionne Pasquier qu'accessoirement. Ce phénomène, étonnant d'un point de vue actuel, ne trouve de véritable explication que dans le « cloisonnement » fondamental qui caractérisait la science historique de la première moitié du XIX^e siècle, et sur lequel nous reviendrons plus en détail. Au moment où les historiens républicains libéraux, de Sismondi à Michelet, redécouvraient Jeanne d'Arc, le fossé entre leur conception moderne et celle des catholiques traditionalistes était si grand qu'il semblait impossible de concevoir – ne serait-ce qu'en pensée – une éventuelle tradition nationale dans les recherches des catholiques. Ce qui marqua davantage la tradition du XIX^e siècle – au regard de l'intime conviction des historiens « romantiques » qui pensaient mener des recherches sur un terrain vierge – c'est que l'érudition d'un Pasquier ou d'un Belleforest n'avait guère trouvé de prolongement efficace dans l'opinion des XVII^e et XVIII^e siècles²¹. Le nouveau royalisme issu de la monarchie absolue pouvait difficilement voir en cette figure de pucelle envoyée par Dieu pour sauver la France beaucoup plus qu'un simple expédient divin

ayant uniquement servi à sauvegarder la continuité de la royauté. Cette version royaliste de l'histoire de Jeanne d'Arc est essentiellement incarnée par l'historien Mézeray, l'auteur le plus mentionné et repris de cette époque. Chez Mézeray, la thèse dite « providentielle », qui connaîtra tout au long du XVIII^e siècle un bon nombre de déformations et de réductions, est encore présentée dans toute sa cohésion. Mézeray n'était pas un spécialiste de l'histoire de Jeanne d'Arc²²; mais son *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à maintenant*, publiée en trois volumes extrêmement maniables, entre 1643 et 1651, fut rééditée sept fois rien qu'au XVII^e siècle, et diffusée en permanence durant tout le XVIII^e siècle²³. En analysant les « Histoires de France » en usage au XIX^e siècle, on se rend effectivement compte que, jusqu'à une date avancée au XIX^e siècle, Mézeray est cité, essentiellement par des historiens catholico-royalistes, comme un auteur faisant autorité; c'est pourquoi ses préjugés et ses jugements au sujet de Jeanne d'Arc feront longtemps partie de la tradition. C'est aussi la raison pour laquelle, au XIX^e siècle, Mézeray sera une source permanente d'irritation pour les réformateurs de la science historique appartenant au courant républicain-libéral. Et cela essentiellement parce que l'auteur en question leur semblait être le prototype même de l'historien qui se contentait de colporter des préjugés et avait préféré, de son propre aveu, renoncer à la lecture, trop épuisante, des sources. « Le goût du public fut sa seule règle, et il ne chercha point à dépasser la portée commune des esprits pour lesquels il travaillait²⁴. »

Il faut cependant ajouter à cette critique que Mézeray n'avait effectivement pas son pareil pour vulgariser le savoir historique et captiver son public. Alphonse Aulard, auteur d'une remarquable étude consacrée aux manuels d'histoire classiques sur laquelle nous reviendrons, va même jusqu'à soutenir que seule la présentation enthousiaste que Mézeray

fit de Jeanne permit qu'on célébrât autant cette dernière plus tard²⁵. Il y a là sans doute une exagération, car cette affirmation ne correspond guère à l'esprit de ceux qui entreprirent de moderniser l'histoire au XIX^e siècle. Mais il est vrai que dans un premier temps, dans sa grande *Histoire de France depuis Pharamond*²⁶, Mézeray dressait un tableau plutôt sympathique de Jeanne d'Arc. Il la considérait – comme l'historiographie catholique qui suivra – comme un signe de Dieu. Pour sauver la France, Dieu se serait servi d'une « pauvre et ignorante bergère²⁷ », afin qu'il soit bien clair que c'est à lui seul qu'en devait revenir le mérite. Mais, une fois le roi couronné à Reims, la mission de Jeanne était achevée, et la raison de son arrestation et de son échec fut d'avoir poursuivi le combat : « Comme elle outrepassait sa commission, ainsi qu'elle reconnut ensuite, et qu'elle portoit encore les armes après avoir fait sacrer le Roy, Dieu qui voulait qu'on luy obéisse, n'estoit plus obligé de continuer ses miracles en sa faveur²⁸. »

Mézeray et ses héritiers ont maintenu cette interprétation également dans les versions scolaires abrégées de l'*Histoire de France* publiées ultérieurement et modifiées de telle façon à devenir authentiquement « royalistes », si bien que cet ouvrage est devenu un élément fondateur puissant de la tradition²⁹. En analysant l'historiographie du XIX^e siècle, il conviendra de montrer comment cette tradition a pesé même sur ceux des historiens qui ont tenté de démontrer l'irrecevabilité de la thèse ultra-royaliste. Celle-ci resta pourtant longtemps et profondément inscrite dans la tradition catholico-royaliste : ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle que ses partisans durent y renoncer, devant l'évidence des sources qui prouvaient le contraire.

Si Mézeray avait été l'expression et le *summum* d'une tradition étatico-royaliste, la réception de Jeanne se polarisa d'une tout autre manière au siècle des Lumières. Les critiques formulées par les adeptes des Lumières à l'encontre de l'obscurantisme

et de l'imposture cléricalo-royaliste n'épargnèrent pas le culte johannique. Car le prétendu rôle d'«instrument», dont Dieu se serait servi pour soutenir la royauté française, était à lui seul un argument suffisant pour en faire le point de départ de la critique³⁰. C'est ainsi que la thèse qui voulait, depuis le XV^e siècle, que Jeanne ait été mise en avant par les «grands capitaines» pour convaincre le peuple de l'intervention de Dieu en faveur de la France et pour retrouver par ce moyen la fortune des armes, fut remise au goût du jour. L'ouvrage de référence le plus important, de ce point de vue, est celui de Rapin de Thoyras, *Histoire de l'Angleterre*, parue en 1724, dont un chapitre est consacré à une «Dissertation sur la Pucelle d'Orléans». L'originalité de Rapin réside dans le fait que, à l'instar de Pasquier, il prend la défense de Jeanne en la disant innocente, et qu'il va même jusqu'à tirer la conclusion suivante : «La prétendue inspiration de la Pucelle n'était qu'une invention pour redonner du courage aux Français consternés³¹.»

Comme l'a montré Vercruysse, ce paradoxe se retrouve souvent chez les auteurs du XVIII^e siècle, et c'est lui qui donna à l'œuvre allée le plus loin dans ce sens – il s'agit de *La Pucelle* de Voltaire – sa dimension historique³². Dans cette pièce, la vision critique atteignait une ironie si extrême que le public «éclairé» du XVIII^e siècle pouvait parfaitement s'y identifier. Mais cela eut pour conséquence que toute l'historiographie sérieuse consacrée à Jeanne d'Arc au siècle suivant se dirigea contre *La Pucelle* de Voltaire. Il n'est pas question ici de tenter de présenter en détail cette œuvre et l'histoire de sa réception auprès du public. Cela serait l'objet d'un livre entier³³, et de surcroît, une étude – aussi érudite fût-elle – consacrée à *La Pucelle* ne suffirait pas à rendre entièrement compte de l'écho négatif général que Voltaire rencontra au XIX^e siècle. Ce n'est pas à *La Pucelle* en tant que pièce qu'en voulurent les catholiques et les traditionalistes jusqu'à la fin du XIX^e siècle,

mais bien plutôt à l'«esprit voltairien» qui animait globalement cette farce. L'appropriation du culte johannique par les catholiques se fit à l'ombre de Voltaire et, en partie, témoigna plus d'une opposition à ce dernier que d'un soutien à Jeanne d'Arc³⁴. La critique à l'encontre de l'interprétation voltairienne de Jeanne se concentra en permanence sur deux points : d'une part, Voltaire la taxait de «pauvre idiote» et, d'autre part – ce qui était autrement lourd de conséquences –, il tournait sa virginité en dérision en la resituant dans le contexte des débordements libertins qui caractérisaient l'aristocratie de cour de son époque. Tous les voltairiens du XIX^e siècle, pour peu qu'ils s'intéressèrent à Jeanne d'Arc, s'associèrent à cette critique en qualifiant cette pièce de «dérapage» dans l'œuvre du maître ; dérapage qu'ils tentèrent en même temps de relativiser : à la critique fondamentaliste des catholiques, ils rétorquèrent que Voltaire fut le premier à s'élever contre le fait que l'État français n'eût pas érigé d'autels à celle qui l'avait sauvé³⁵. Jules Quicherat, sans doute le plus éminent spécialiste de Jeanne d'Arc parmi les républicains libéraux du XIX^e siècle, qui critiqua lui aussi violemment Voltaire, s'exprima de manière laconique sur le rôle que joua ce dernier par rapport aux recherches sur Jeanne d'Arc : «L'effet de Voltaire fut de restaurer les études sur Jeanne d'Arc³⁶.»

C'est en partie exact, puisqu'au cours des décennies qui suivirent la parution de *La Pucelle*, toute une série de travaux virent le jour, dont le but était de «venger» l'insulte faite à Jeanne d'Arc³⁷. Contentons-nous ici de citer l'ouvrage de l'abbé Lenglet-Dufresnoy, considéré au XVIII^e siècle comme un novateur en matière de science historique et aujourd'hui tombé injustement dans l'oubli³⁸. Contrairement à la tradition défendue par Bossuet, qui voyait dans l'Histoire une illustration de la Providence divine et une branche de la rhétorique politique, Lenglet considérait l'Histoire comme un exposé

véridique et précis, qui doit reposer sur des documents authentiques. Pour reprendre le jugement avisé de Quicherat, le mérite de Lenglet fut d'avoir « redonné les faits » de l'histoire de Jeanne d'Arc³⁹. Il fut le premier auteur à se pencher à nouveau sur les actes du procès, à près d'un siècle de distance avec ses prédécesseurs⁴⁰. Lenglet reprend à nouveau l'idée séculaire que Jeanne était l'envoyée de la « Providence » divine, mais il utilise un raccourci caractéristique du siècle des Lumières. En fait, ce n'est pas uniquement la « mission » de la Pucelle qui importe, mais aussi son fondement psychologique. Dans une confrontation avec la tradition « anglaise », Lenglet déduit des déclarations de Jeanne au procès de 1431 que ce sont ses « apparitions intellectuelles » qui déterminèrent son action. Pareille réduction des « voix » à une conviction intime allait certes à l'encontre de la tradition catholique, et cette thèse déclencha de nombreuses polémiques au XIX^e siècle encore ; mais elle était à ce point plausible au siècle des Lumières qu'on la retrouve dans les sermons solennels prononcés chaque année à Orléans pour les fêtes de Jeanne d'Arc⁴¹.

Les recherches de Lenglet furent reprises à la veille de la Révolution française par le juriste L'Averdy, qui devint le meilleur spécialiste des manuscrits originaux des actes des procès et entama toute une série de travaux préliminaires dans le but de les faire éditer. Il établit ainsi l'authenticité de la quasi-totalité des vingt-huit manuscrits de ces actes et présenta à la Commission royale un rapport d'expertise quant à leur validité respective en tant que source⁴². L'Averdy compila ensuite les résultats de ses recherches dans les *Notices et Extraits* ; en dehors d'une « notice générale historique et critique » de soixante-dix pages sur les manuscrits, il restitua les réponses de Jeanne d'Arc à son procès, réponses qui avaient déjà profondément impressionné ses contemporains et qui ensuite furent souvent mentionnées dans les traités historiques, pour

tomber finalement presque dans l'oubli à partir du Grand Siècle. C'est pourquoi elles devaient faire l'objet d'une véritable redécouverte, ainsi que L'Averdy le souligna lui-même : «Le style même dans la bouche de l'accusée m'a paru devoir être préféré à la monotonie insupportable de l'impersonnel employé pendant longtemps⁴³.»

Voici comment L'Averdy livra les principaux résultats de ses minutieuses recherches, en particulier à propos du procès de condamnation, en faisant d'ailleurs preuve d'un admirable esprit d'indépendance au regard de toute une série de jugements acquis, voire de préjugés : 1. La fameuse rétractation de Jeanne est, sous la forme qui a été transmise, nulle et non avenue ; 2. Jeanne était de bonne foi dans sa profonde croyance en une inspiration divine ; 3. «Elle est morte en pratiquant d'une manière supérieure toutes les vertus chrétiennes⁴⁴.»

Alors que ces points essentiels étaient vérifiables par un examen critique des sources, le chercheur L'Averdy préféra néanmoins, dans son jugement, émettre des réserves à leur égard :

«Enfin que si le défaut de *monuments* historiques doit fermer la bouche à ceux qui ne verroient qu'une invention humaine dans ses actions et dans ses paroles, le défaut de manifestation d'en haut, pour appuyer la divinité de ces mêmes apparitions et révélations, réduit au même état ceux qui n'y voudroient voir absolument qu'une opération toute céleste ; ainsi la solution de cette question ne peut qu'être renvoyée au jugement de Dieu, de même que beaucoup d'autres⁴⁵.»

Les phrases de conclusion de l'ouvrage considérable de L'Averdy sont peut-être la plus belle expression d'une attitude fondamentalement sceptique, qui sut ne pas faillir même face à un sujet aussi hypothéqué par la tradition. En dépit de critiques sur l'un ou l'autre point de ses résultats⁴⁶, les historiens sérieux du XIX^e siècle seront d'accord – quelle que soit

leur appartenance politique – pour reconnaître que L'Averdy a établi, en matière de sources, les bases d'un renouveau fondamental de l'historiographie de Jeanne d'Arc. Un demi-siècle plus tard, Jules Quicherat, qui permit à la recherche de faire à nouveau des progrès décisifs, souligne de façon pertinente l'importance de l'œuvre de L'Averdy dans la tradition du XIX^e siècle : « Notre siècle lui doit d'avoir eu la matière toute prête pour traiter l'histoire de la Pucelle, après que l'expérience des révolutions l'eut mis à même de saisir toute la beauté d'une telle histoire⁴⁷. »

*Le mythe de la Révolution
et l'œuvre de la Restauration*

On constate aujourd'hui encore que, dans les tours d'horizon consacrés à l'histoire du culte de Jeanne d'Arc, les opinions se polarisent autour du rôle de la Révolution de 1789 à 1794 dans l'évolution de l'image de la Pucelle au XIX^e siècle⁴⁸. Cette question étaye de manière significative l'ensemble de la polémique qui secoua tout le XIX^e siècle. Des historiens de premier ordre, tels que Michelet et Quicherat, défendirent la thèse selon laquelle seules l'expérience de la Révolution et l'auto-émancipation du peuple en « Nation » avaient permis de transformer l'histoire de la simple bergère en une tradition nouvelle et complexe. Le camp catholique répliquait, de son côté, que l'iconoclasme de la Révolution impie n'avait pas épargné la grande héroïne traditionnelle. S'il était aisé au camp conservateur de trouver des exemples de cette œuvre destructrice, la gauche pouvait répondre que Jeanne d'Arc avait été la seule héroïne de la tradition à avoir survécu sans préjudice majeur au raz de marée anti-royaliste. Cela dit, il est évident que les historiens républicains-libéraux, d'Augustin Thierry à Michelet, en passant par Sismondi, ont raison lorsqu'ils